

Pascal et Port-Royal

par l'abbé Louis COGNET

professeur à l'Institut catholique de Paris.

LE nom de Pascal est si étroitement lié à celui de Port-Royal que leur rapprochement ne soulève plus à nos yeux aucun problème. Il en allait ainsi, d'ailleurs, dès les dernières années du XVII^e siècle. Pourtant, dès qu'on pénètre un peu dans l'intimité du grand monastère, on s'aperçoit que la question est plus complexe qu'on ne l'imaginait. Dans ce milieu à la fois riche et un peu artificiel, la place que Pascal occupe n'est nullement celle d'un Arnauld ou d'un Singlin; à mille détails, on le sent beaucoup plus à la périphérie, comme un peu en marge. Pascal lui-même en avait conscience. Lorsqu'il déclare, dans la *XVI^e Provinciale*, qu'il n'est pas de Port-Royal, nous aurions bien tort de voir là un mensonge destiné à sauvegarder un anonymat, que du reste la déclaration inverse aurait laissé tout aussi intact. En fait, Pascal dit simplement la vérité : ni lui ni ses amis ne le considèrent comme un homme de Port-Royal, au même titre qu'un Sacy ou un Lancelot. Tout Pascal n'est pas à Port-Royal, et cependant, nul n'en doute, il eût été autre s'il ne l'avait pas rencontré. Alors, que fut Port-Royal à ses yeux?

Pascal a découvert Port-Royal dans une perspective essentiellement spirituelle et littéraire. Point n'est besoin de revenir sur les

Conférence à l'Institut catholique de Paris, 24 mai 1962.

événements qui entourèrent sa première conversion, en 1646. Les gentilshommes qui soignèrent Étienne Pascal, les frères Deschamps, n'avaient, à cette date, probablement jamais vu Port-Royal et ne le connaissaient qu'à travers les récits d'un dirigé de Saint-Cyran, Guillebert, curé de Rouville, et ce furent eux, sans doute, qui parlèrent à Blaise des religieuses, des Solitaires, et aussi de l'abbé de Saint-Cyran, emprisonné pour avoir désapprouvé la politique peu chrétienne de Richelieu. Les Messieurs de Port-Royal, Pascal les découvrit à travers leurs livres. Il n'y en avait point encore beaucoup à cette époque, et deux ouvrages majeurs dominaient la collection : la *Fréquente communion*, d'Arnauld, et les *Lettres chrétiennes et spirituelles*, de Saint-Cyran. Les idées que Pascal y rencontrait avaient d'ailleurs peu à voir avec le gros in-folio de l'*Augustinus*, ouvrage purement technique, accessible aux seuls théologiens et que Pascal ne lut certainement pas à ce moment. Le message de Port-Royal lui apportait l'image d'une vie chrétienne exigeante et austère, sans compromission avec le siècle, tout entière centrée sur l'unique nécessaire et dominée par le sentiment d'une absolue dépendance à l'égard de Dieu, par Jésus-Christ, Verbe incarné et Rédempteur. Ainsi la famille Pascal entra dans ce mouvement spirituel du milieu dévot, que Bérulle avait si fortement marqué de son empreinte. A l'idéal qui lui était proposé, Pascal demeura fidèle pendant quelques mois, période pendant laquelle il abandonna presque complètement les travaux scientifiques. Sans doute avait-il compris, dès lors, combien étaient dangereux, spirituellement, la passion et l'orgueil qu'il ne pouvait s'empêcher d'y mettre. Puis la maladie lui interdit une telle tension intérieure et la vie le reprit. Mais Port-Royal, tel qu'il l'avait connu du moins dans les débuts de sa conversion, demeurait à ses yeux l'incarnation même de la perfection chrétienne.

Le Port-Royal réel, Pascal le découvrit en 1647, lorsqu'il revint à Paris et que Jacqueline, sa sœur, commença à fréquenter le monastère où elle avait décidé de fixer sa vie. Il entra alors dans ce qu'il est convenu d'appeler sa période mondaine. Sans doute, il ne cesse pas pour autant d'être un bon chrétien, mais ses fréquentations, ses occupations, ses plaisirs le tournent tout entier vers le monde : peu à peu, Port-Royal s'éloigne. Quelques rencontres avec un Auvergnat confesseur des religieuses, Antoine de Rebours, ne lui apportent que déceptions. Jacqueline y commence son noviciat en janvier 1652, alors qu'il eût désiré la garder encore

auprès de lui. Un an plus tard, une pénible affaire de dot l'oppose à sa sœur. Il devra reconnaître à travers ce conflit l'absolu désintéressement de la communauté, mais sa sympathie n'en sera pas augmentée. Pourtant, Port-Royal a désormais pour lui un visage, celui de Jacqueline, et c'est elle qu'il cherchera inconsciemment à rejoindre. A l'automne 1653 commence la longue crise intérieure qui devait trouver son dénouement dans la nuit du Mémorial, du 23 au 24 novembre 1654. Mais c'est seulement dans les derniers jours qu'il en viendra faire confidence à sa sœur, sans lui parler d'ailleurs des circonstances qui en ont entouré la fin. Personne de Port-Royal n'est intervenu dans cette douloureuse évolution, et cependant, à travers ces mois d'angoisse, c'est vers le Port-Royal de Jacqueline qu'il n'a cessé de se diriger, et c'est là que l'amène sa seconde conversion. Seulement, à présent, Port-Royal a perdu pour lui tout caractère mythique : il aborde le milieu tel qu'il est, et le problème se pose pour lui d'y prendre sa place.

Le milieu de Port-Royal s'organise, si l'on ose dire, en zones concentriques autour du monastère. La plus proche est celle des confesseurs, entièrement dévoués au service spirituel des religieuses : Pascal y trouvera son propre directeur en la personne d'Antoine Singlin, que tout le groupe considérait comme l'incarnation même du sacerdoce. Mais pas question de s'y intégrer. Jamais personne à Port-Royal n'a envisagé en Pascal une vocation ecclésiastique possible, alors qu'on l'avait fait pour d'autres plus âgés, comme Sacy ou Rebours, qu'on avait poussés aux ordres pour les besoins de la communauté. En une zone plus éloignée se rencontrent les Solitaires, que la Mère Angélique appelle ordinairement les Hermites. Le terme avait alors un sens précis. Il s'agit de pieuses gens, laïcs ou prêtres séculiers, qui, n'ayant de vocation particulière pour aucun ordre religieux, désiraient pourtant vivre dans la retraite, la prière et la pénitence, et qui demandaient à Port-Royal le cadre dont ils avaient besoin. Ils remettaient au monastère l'administration de leurs biens en échange d'une pension, consacraient leurs jours au service spirituel, intellectuel ou matériel du couvent, et vivaient plus ou moins en communauté, sans naturellement être liés par aucun vœu. On peut considérer comme certain que Pascal envisagea un moment de s'intégrer à ce deuxième groupe. La retraite qu'il fit aux Granges de Port-Royal-des-Champs en janvier 1655 ne laisse guère de doute à ce sujet : c'est un essai de vie parmi les Solitaires. Les lettres de Jacqueline

montrent d'ailleurs qu'elle exultait à la pensée de voir son frère prendre place parmi cette catégorie privilégiée, et qu'elle se croyait proche du terme de ses désirs les plus chers. Or, il n'en fut rien. Au bout de trois semaines, Blaise revint à Paris : il garda son indépendance et reprit sa vie personnelle, renonçant à être vraiment de Port-Royal. Aurait-il manqué de générosité pour aller jusqu'au bout des exigences de la grâce et faire le don total? Ce que nous savons de sa vie intérieure n'autorise guère cette hypothèse. Plus probablement, il aura reconnu que sa voie n'était pas là et qu'il ne pouvait réaliser ses possibilités personnelles que dans une relative solitude. La preuve en est que nul, à Port-Royal, ne semble lui avoir reproché de n'être point demeuré parmi les Solitaires, et que la plupart d'entre eux furent pour lui des amis fidèles. Il est possible pourtant que Pascal en ait gardé une certaine nostalgie, celle de n'avoir point atteint les extrêmes limites du sacrifice, auxquelles il touchera enfin par sa mort dans l'absolu renoncement.

Ainsi, Pascal se résignait à demeurer dans la troisième zone, celle des amis de Port-Royal, où il allait prendre d'ailleurs une place toute particulière. Les circonstances n'allaient point tarder en effet à l'engager dans les controverses où Port-Royal défendait Jansénius et l'augustinisme. Son intervention, en janvier 1656, fut fortuite, et devait être d'abord occasionnelle. En fait, la campagne des *Provinciales* prit l'importance que l'on sait et que nul n'avait prévue. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les retentissements qu'a pu avoir cet épisode dans la vie intérieure de Pascal. Il semble qu'alors il se soit plus que jamais orienté vers la défense de ce qu'il considérait comme la vérité, et le miracle de la Sainte-Épine vint certainement renforcer ses convictions : on conçoit qu'un tel état d'esprit l'ait amené à entreprendre son Apologie du christianisme, à laquelle il travailla très intensément en 1657-1658. Mais en même temps il adoptait le point de vue d'Arnauld et de Nicole, ses collaborateurs et amis : la défense de la vérité suppose un minimum de contact avec le monde et l'emploi d'une méthode tactique. D'où, chez lui, une certaine reprise des relations mondaines et un retour au travail scientifique, encouragé par son entourage, et destiné à montrer que sa conversion ne l'avait nullement diminué sur le plan humain. A cet égard, l'influence de Port-Royal l'amenait à une conception de la vie chrétienne que nous serions tentés de trouver relativement humaine et équilibrée. Était-elle sans dangers pour Pascal? On peut se le demander : les

Écrits sur la roulette dénotent, sans aucun doute, des attitudes qu'il est bien difficile de concilier avec l'humilité chrétienne. Après lui avoir servi de stimulant, Port-Royal n'allait-il pas le ralentir dans sa marche vers la perfection? Ne risquait-il pas d'être, partiellement au moins, détourné de l'essentiel?

En fait, la maladie allait se charger de résoudre le problème. Dès la fin de 1658, Pascal entre dans une période de langueur dont il ne sortira que par la mort. C'est alors qu'il compose la *Prière pour le bon usage des maladies*, texte magnifique où fleurit le plus pur esprit augustinien de Port-Royal et que Saint-Cyran n'aurait pas désavoué. Pourtant, Pascal mettra longtemps à se déprendre des polémiques et de leur aspect transitoire : le conflit du Formulaire viendra assombrir les derniers mois de sa vie terrestre. Après avoir soutenu les positions diplomatiques et conciliatrices d'Arnauld, Pascal rejoignit, à l'automne 1661, l'attitude de refus absolu qui avait été celle de Jacqueline, morte des contrariétés que lui avait causées cette douloureuse affaire. On ne peut guère douter que les *Écrits sur la signature* ne trahissent un changement de vues qui devait opposer Pascal au groupe d'Arnauld. Tout ceci du moins va le détacher en l'isolant. Car il ne craindra point de juger Port-Royal, au moins dans ses attitudes humaines et politiques : « Le Port-Royal craint... », avait-il écrit autrefois. Et la Mère Angélique de Saint-Jean s'attendait à voir Pascal reprendre la plume des *Provinciales* contre les religieuses de Port-Royal et leurs signatures avec explications. Rien pourtant ne se produisit. Il semble que Pascal ait fini par transcender cette ultime crise pour trouver le définitif apaisement : il avait dépassé les aspects transitoires et discutables de Port-Royal pour atteindre à ce qu'il y avait là d'essentiel, avant d'entrer lui-même dans son éternité. On comprend alors que le Père Beurrier ait pu s'imaginer en toute bonne foi que Pascal avait rompu avec Port-Royal.

Ces quelques pages montrent quel fut le caractère dramatique des relations entre Pascal et Port-Royal. Si par exemple il serait vain et absurde de vouloir expliquer même un Antoine Arnauld uniquement à travers Port-Royal, combien cela est-il plus vrai encore de Pascal! Il a son évolution intérieure personnelle, dans laquelle Port-Royal demeure un élément primordial, mais non point unique. C'est un élément éminemment dynamique, qui a joué pour lui d'abord le rôle d'un idéal, puis, après 1654, celui de stimulant. Un problème alors se pose à nous : celui d'établir

le bilan et de dire quelles furent les responsabilités de Port-Royal. C'est d'autant plus nécessaire que la question a été trop souvent traitée dans une atmosphère passionnée et peu objective, où l'on a chargé Port-Royal des pires accusations.

Il est exact, et l'on ne saurait le nier, que chez Pascal la vie spirituelle a nui à l'activité scientifique : chacun de ces mouvements de ferveur que l'on qualifie de conversions s'accompagne chez lui d'un renoncement plus ou moins durable aux sciences. Mais il serait d'une injustice flagrante de mettre ici Port-Royal en cause. Port-Royal était un milieu où l'on s'intéressait vivement aux questions scientifiques, sans y voir aucune incompatibilité avec la piété. Le cartésianisme y avait conquis de nombreux adeptes. Arnauld, Nicole, Rebours et bien d'autres y possédaient une solide culture dans le domaine de la physique, des mathématiques et des sciences naturelles. Loin de détourner Pascal de ses recherches en ce domaine, il semble au contraire qu'ils l'aient encouragé à y revenir. En fait, c'est toujours Pascal lui-même qui s'est détourné des sciences parce que, sur le plan spirituel, il y voyait pour lui un danger : la passion qu'il y met l'entraîne facilement à l'orgueil et à la dureté, et, clairvoyant comme il l'était, il en avait parfaitement conscience. Évidemment, on peut regretter ces scrupules religieux qui, assurément, nous ont privés de travaux scientifiques du plus haut intérêt — lesquels, pourtant, n'eussent peut-être pas changé l'histoire de la pensée au XVII^e siècle. Ces scrupules, les eût-il éprouvés s'il n'avait pas rencontré sur sa route Port-Royal et son exigeant idéal? Il est bien malaisé de le dire. Mais alors la question se pose sur un plan plus profond. Port-Royal aurait-il tiré Pascal hors de sa vraie voie, aurait-il fait violence à ce qu'il y avait en lui d'essentiel pour le conduire à une sainteté trop chèrement acquise? Là encore, il ne faut pas oublier que le choix de Pascal ne dépend que de lui et transcende Port-Royal, où pas plus Arnauld que Nicole et bien d'autres n'ont imité son héroïsme. La quête passionnée de Dieu, Port-Royal lui en a montré le chemin, mais seule la grâce l'a guidé dans les dernières étapes, et il est possible qu'il fût parvenu sans Port-Royal aux ultimes dépouillements. La sainteté de Pascal n'appartient à personne qu'à lui et à Dieu.

Pourtant, ce n'est point par hasard qu'il est venu à Port-Royal. Des affinités profondes expliquent pourquoi cette rencontre fortuite lui a apporté un des éléments fondamentaux de sa vie intérieure. Par sa fière conception des droits de la personne, il était

fait pour se rattacher au milieu dévot et à sa réaction contre l'absolutisme politique issu de Richelieu. Port-Royal n'osera pas publier les formules les plus hardies tombées de sa plume, mais, parmi les Solitaires et les religieuses, beaucoup comprennent et partagent ses sentiments. Par son expérience de la vie, surprenante chez un si jeune homme, et sa profonde connaissance du cœur humain, il était préparé à faire siennes les vues augustinienne, et leur pessimisme entraînait pleinement dans ses propres perspectives. Par les aspirations d'une nature éprise d'absolu, il rejoignait déjà l'austère idéal d'un Saint-Cyran. Port-Royal lui offrait le climat dans lequel pouvaient s'épanouir certaines des aspirations les plus profondes de sa nature, tout en portant au paroxysme ses luttes intérieures. Mais Pascal n'était point fait sans doute pour vivre en paix avec lui-même : il n'était pas une âme qui pût se contenter d'un christianisme à peu de frais, et c'est là précisément que son idéal personnel rejoint celui de Port-Royal. A d'autres points de vue, il y rencontrait des âmes capables de le comprendre, des amitiés solides et fortes qui tinrent une grande place dans sa vie, et sur lesquelles, bien souvent, nous aimerions à en savoir davantage. En somme, Port-Royal a été pour Pascal la terre d'élection où son exceptionnelle personnalité a pu aller au-delà d'elle-même pour trouver Dieu. Même si le passé de Port-Royal n'était point si lourd déjà de souvenirs et de gloire, cela seul suffirait pour lui mériter à jamais la reconnaissance des hommes.